

Hanna Witelska

LES PANTAGRUÉLISTES À LA DÉCOUVERTE  
DES TRACES D'UNE CIVILISATION DISPARUE  
L'ESCALE À L'ÎLE DES MACRÉONS

Le *Quart Livre* du cycle romanesque rabelaisien, dont l'édition définitive date de 1552, se caractérise par la maturité des idées artistiques, scientifiques et politiques de l'auteur. Cet écrivain qui aurait aimé exprimer son époque, ajoutons — époque, particulièrement riche en événements, surtout au début de la seconde moitié du siècle — donne une vision de la civilisation de la Renaissance cohérente, sans être pourtant homogène. L'univers morcelé, représenté par Rabelais, devient pareil au collage. Seule l'action de voyager, le déplacement d'une île à l'autre harmonise et unit tous les événements de la fin du *Tiers Livre* ainsi que des *Quart* et *Cinquième* livres.

Rabelais a approfondi son savoir dans tous les domaines scientifiques qui lui étaient accessibles. La construction progressive des chapitres du *Quart Livre* reflète bien ce phénomène.

La présente étude se propose de commenter une des escales de la flotte royale du bon Pantagruel, décrite dans les chapitres XXV à XXVIII du *Quart Livre*.

Après avoir vécu des moments de panique pendant une terrible tempête, Pantagruel et ses compagnons s'arrêtent avec joie à l'île paisible des Macréons. Nous l'apprenons grâce au titre du chapitre XXV du *Quart Livre* que nous citons dans sa version originale: „Comment après la tempeste Pantagruel descendit és isle des Macraeons”<sup>1</sup>. *La Briefve Déclaration* éclaire la signification du nom propre des habitants de la nouvelle île découverte et visitée par les Pantagruelistes. Il provient du

---

<sup>1</sup> Cette citation, ainsi que toutes les citations suivantes, proviennent de l'édition des *Oeuvres complètes* de Rabelais, établie et annotée par J. Boulenger, revue et complétée par L. Scheler, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris 1955.

grec où il désigne les „gens qui vivent longuement”. Le fait de la longévité suggérée par le nom propre des insulaires devient le premier signe de la rencontre des navigateurs avec un monde très ancien, dont les contours géographiques restent toujours incertains et vagues.

Les études de l'oeuvre rabelaisienne s'appuient, en majeure partie, sur des hypothèses. La reconstruction de l'état du savoir et de l'érudition de cet écrivain-médecin constitue un travail particulièrement difficile. En apparence, les gloses et les commentaires savants que Rabelais ajoutait à la fin de ses chapitres facilitent la démarche du lecteur attentif. Il ne faut pourtant pas oublier que ce romancier a perfectionné les techniques d'ironie et d'auto-ironie. Dans leur contexte, son style savant, au lieu d'expliquer, rend opaque toute information qu'il transmet.

Paradoxalement, dans l'épisode choisi, Rabelais entoure d'un profond silence toutes les informations érudites, dont le lecteur devient cependant curieux. Les notions d'ordre géographico-historico-culturel, présentées dans l'épisode de la visite chez les Macréons, n'ont aucune dénotation réelle. Elles appartiennent au domaine du fantastique et de l'utopisme et ce n'est qu'à partir d'hypothèses et de déductions que nous pouvons comprendre et interpréter le sens du message transmis par le vieux Macrobe aux visiteurs de son royaume. Il est significatif que, cette fois-ci, la fonction référentielle prédomine le discours d'un des personnages et non les messages du narrateur. Le vieux Macrobe qui accueille les Pantagruélistes incarne particulièrement bien la sagesse suprême. Ses remarques permettent de supposer que les Macréons occupent le territoire de l'Atlantide platonicienne. Cette hypothèse en recouvre une autre, concurrentielle, à savoir celle selon laquelle Rabelais par une géniale intuition aurait pressenti l'existence de l'île de Pâques. Cette dernière supposition est justifiée par le fait que l'île des Macréons cache des monuments énigmatiques et d'origine incertaine comme seule l'île de Pâques, découverte au XIX<sup>e</sup> siècle, en possède.

L'Atlantide devient synonyme d'un continent et d'une civilisation disparus, dont l'existence réelle, objective reste très douteuse. En principe, nous pouvons inscrire la création de cette république parfaite et de cette contrée de nulle part dans le processus d'idéalisation typique pour le célèbre philosophe grec des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles d'avant notre ère. Dans le contexte de ses inventions, l'Atlantide, le vaste territoire pareil à un continent, disparaît dans les espaces illimités d'un océan inconnu. Il est nécessaire pourtant, de prendre en considération le fait que les horizons géographiques, aux temps de Platon, étaient très restreints et que, du point de vue moderne, ils méritent d'être qualifiés de purement fantaisistes.

Essayons maintenant de voir, à la lumière du texte rabelaisien, les influences de la pensée platonicienne sur la composition du fragment présentant l'escale chez les Macréons.

Comme nous l'avons déjà constaté, c'est le vieux Macrobe — „homme de longue vie" d'après l'explication de la *Briefve Déclaration* — qui guide les nouveaux venus à travers l'île habitée par ses compatriotes qui ne sont pas nombreux. Soulignons à ce propos le fait que l'île n'a pas de nom spécifique. Elle n'est définie que comme demeure des Macréons. Ce pays étrange offre aux voyageurs une grande richesse et diversité de nourritures. Les navigateurs en ont bien besoin, après la dangereuse tempête qui les a épuisés et qui a endommagé leurs vaisseaux. Chez les Macréons, les Pantagruélistes assouvissent leurs besoins alimentaires. L'hospitalité des insulaires est confirmée par la volonté d'aider les voyageurs à réparer les dégâts causés aux vaisseaux par la tempête.

La réparation leur estoit facile, parce que tout le peuple de l'isle estoient charpentiers et tous artisans telz que voyez de l'arsenac de Venise [...] (*Le Quart Livre*, chap. XXV).

Les métiers divers et le haut niveau des produits fabriqués par les Macréons prouvent le fait que les Pantagruélistes sont arrivés chez un peuple civilisé, qui n'est point barbare. L'atemporalité caractérise cette culture insulaire. C'est une civilisation de nulle part et des temps indéterminés. Néanmoins les deux facteurs de l'univers de la fiction romanesque: l'espace et le temps retrouvent leur interprétation dans le contexte de l'action de cet épisode de la visite dans la contrée des vieillards. Tous les problèmes concernant le passé de l'île des Macréons sont transmis au lecteur sous la forme du dialogue dans lequel les propos du vieux Macrobe jouent le rôle décisif. La description de l'Atlantide figure, elle aussi, dans les deux dialogues platoniciens, composés vers la fin de la vie du philosophe grec, intitulés: *Timée* et *Critias*. Ces deux textes littéraires en main, de nombreux archéologues sont partis à la recherche du continent submergé. Ils étaient encouragés et stimulés par les nouvelles concernant les découvertes intéressantes dans la zone de la Mer Egée. A la lumière des observations et des constatations des archéologues et autres chercheurs, persuadés de l'existence réelle de l'Atlantide, nous pouvons dire que la culture de ce continent disparu, ou plutôt annexé à d'autres territoires découverts et étudiés, se caractérisait par le travail des métaux et l'exercice des métiers divers<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Cf. A. Kondratow, *Zaginione cywillzacje*, przeł. S. Michalski. Warszawa 1973<sup>2</sup>, p. 24.

Concentrons-nous actuellement sur les problèmes posés par l'espace littéraire du fragment du texte rabelaisien concernant l'île des Macréons. Nous allons tâcher de confronter les informations d'ordre géographique fournies par Macrobe avec tout ce qu'on a voulu démontrer à propos de l'Atlantide — île, appartenant au domaine de la culture grecque et plus particulièrement égéenne. Bien sûr, nous ne perdrons pas de vue les textes platoniciens — points de repère principaux pour les recherches des traces et des vestiges de la civilisation de l'Atlantide. Ajoutons aussi que les archéologues étaient beaucoup plus précis et exacts que Platon même, dans le *Timée* et le *Critias*<sup>3</sup>.

Le vieux Macrobe présente aux navigateurs les données géographico-historiques sur l'île dans les termes suivants:

Amys pérégrins icy est une des isles Sporades, non de vos Sporades qui sont en la mer de Carpathie, mais des Sporades de l'Océan, jadis riche, fréquente, opulente, marchande, populeuse et subjecte au dominateur de Bretagne, maintenant, par laps de temps et sus la déclinacion du monde, pauvre et déserte comme voyez (*Le Quart Livre*, chap. XXVI).

Il est significatif que le vieux Macrobe parle d'un archipel et non d'une île isolée. Ce n'est qu'au moment de la visite des Pantagruélistes, qu'une des îles de l'archipel des Sporades présente l'état ruiné, déplorable et primitif. Cela constitue le revers de son passé glorieux. Au moment de l'action romanesque, son territoire „[...] estoit habitée en troys portz et dix paroeces: le reste estoit boys de haulte fustaye, et désert comme si feust la forest de Ardeine (*Le Quart Livre*, chap. XXV).

A la grande surprise des voyageurs, l'espace naturel, le terrain qui n'est pas du tout cultivé, renferme les vestiges des monuments antiques, dont les origines sont entourées de mystères.

Les données géographiques présentées par Macrobe correspondent, reflètent même, la réalité topographique de la Mer Egée, où à côté des îles relativement grandes: Lemnos, Lesbos, Chios, Samos, Rhodos et surtout Crète, nous nous rencontrons avec des îlots, groupés en archipels, nommés Sporades et Cyclades. Les archéologues qui identifiaient la culture de l'Atlantide avec la civilisation égéenne, attachaient beaucoup d'importance aux éruptions volcaniques à l'île de Thera (l'archipel des Cyclades) qui ont permis de découvrir le nombre considérable de détails sur les civilisations disparues de cette zone maritime<sup>4</sup>. Un groupe de

<sup>3</sup> Cf. R. Thévenin, *Les Pays légendaires devant la science*. Paris 1971<sup>4</sup>. Chapitre intitulé: *L'Atlantide semaille antique*, pp. 49—54.

<sup>4</sup> Cf. J. V. Luce, *Koniec Atlantydy. Nowe spojrzenie na starą legendę*, przeł. M. Schmatra, Warszawa 1987, pp. 57—209.

chercheurs préférerait voir le continent englouti dans les espaces océaniques de l'Atlantique. L'étymologie du nom confirmerait cette hypothèse. Pourtant l'on a prouvé que Platon en créant ce mot pensait, à la chaîne des montagnes Atlas (actuellement au Maroc) qui doivent leur nom au nom propre d'un des Titans (Atlas) qui soutenait les voûtes des cieux de ses bras<sup>5</sup>. Cette hypothèse a dû céder la place aux découvertes et aux preuves qu'au fond de la Mer Egée il y a des traces des civilisations anciennes.

Le début du discours „géographique” de Macrobie reflète bien cette hésitation sur l'emplacement de l'Atlantide; selon lui, l'île des Macréons n'appartient point à l'espace des mers, mais à ceux d'un Océan, très vaste et mystérieux.

Du point de vue moderne, le nom d'Atlantide s'associe aussi avec le nom des archipels des Antilles, découverts en premier lieu par Christophe Colomb lors de son expédition en 1492. Les Antilles, autrefois appelées aussi les Indes Occidentales, forment en fait deux archipels, dont la surface est inégale, d'où les noms des Grandes et Petites Antilles.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, qui fut le temps de nombreuses découvertes géographiques, il était facile d'identifier l'Atlantide légendaire au Nouveau Monde. Cette thèse devait être répandue, populaire, aimée même dans le milieu des humanistes. Rabelais devait probablement la connaître. En 1530, Girdamo Fracastoro — poète, médecin et philosophe italien, essaya de persuader l'opinion humaniste que l'Atlantide c'était le Nouveau Monde<sup>6</sup>. Rabelais qui connaissait l'italien ne pouvait pas sous-estimer son opinion.

Revenons encore aux textes de Platon. Ses deux dialogues, le *Timée* et le *Critias* se complètent. Le *Critias* est resté inachevé, mais cela n'empêche pas qu'il apporte beaucoup d'informations intéressantes sur l'organisation du système économique-social de l'Atlantide. Le *Timée* prend la forme du résumé d'un entretien qu'un des ancêtres de Platon, le vieillard Solon „aurait eu à Saïs avec un prêtre égyptien, sous le règne du roi Amasis, vers l'an 569 avant notre ère”<sup>7</sup>.

Rabelais s'inspirait aussi bien du contenu que de la forme des textes de Platon. Le genre littéraire du dialogue était très aimé dans le milieu des humanistes qui y voyaient une grande possibilité de donner l'expression libre de leurs idées. Suivant les conceptions platoniciennes, Rabelais choisit le personnage d'un vieillard pour faire passer les in-

<sup>5</sup> Cf. *ibidem*, pp. 30—36.

<sup>6</sup> Kondratow, *Zaginione cywilizacje...*, p. 19.

<sup>7</sup> D'après Thévenin, *Les Pays...*, p. 50.

formations intéressantes aux navigateurs, avides d'apprendre des nouveautés. Chez Platon et chez Rabelais, un décalage entre le temps de l'action romanesque et celui de l'action du récit raconté, s'impose comme évident. Le vieux prêtre de Saïs remonte dans son discours au passé lointain pour préciser, le mieux comme il le pouvait, la situation géographique du continent disparu. Il constate que :

[...] En ce temps-là on pouvait traverser cette mer (l'Atlantique). Elle avait une île devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Et les voyageurs de ce temps-là pouvaient passer de cette île sur les autres îles et, de ces îles, ils pouvaient gagner le continent, sur le rivage opposé de cette mer qui méritait vraiment son nom. Car, d'un côté, en dedans de ce détroit dont nous parlons, il semble qu'il n'y ait qu'un havre au goulet resserré et de l'autre, au-dehors, il y a cette terre véritable et cette mer qui l'entoure et que l'on peut appeler véritablement, au sens propre du terme, un continent<sup>8</sup>.

A la lumière de ces informations, beaucoup de chercheurs ont situé cet immense territoire à l'ouest du Détroit de Gibraltar. Le discours du vieux prêtre égyptien prétend fournir des données précises et concrètes sur les contours géographiques du continent fabuleux. Aujourd'hui nous dirons qu'il est tout à fait fantaisiste, qu'il a une valeur documentaire, mais qu'il constitue paradoxalement un document sur l'imagination et les inventions créatrices des anciens dans le domaine de la géographie. Un cataclysme avait mis fin au développement splendide de l'Atlantide. Il est advenu pendant une guerre menée contre les Hellènes.

Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, toute [...] armée (l'armée grecque) fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut<sup>9</sup>.

Rabelais ne dit rien à propos des cataclysmes ou de l'engloutissement d'une des îles de l'archipel des Sporades. Il opère comme toujours par des allusions et suggère au lecteur, d'une façon indirecte, que ses héros découvrent une vieille civilisation en train de disparaître, gardée précieusement par un groupe restreint de vieillards qui résistent au temps.

Comparés aux créatures rencontrées par les Pantagruélistes tout au long de leur pérégrination, les Macréons se caractérisent par une culture très élevée. Cette escale leur permet d'élargir leurs horizons intellectuels. La forêt qui occupe la majeure partie de l'île cache, comme nous l'avons déjà dit, de véritables trésors de culture. Le vieux Macrobe qui

<sup>8</sup> Citation du *Timée* d'après l'étude de Thévenin, *Les Pays...*, p. 50.

<sup>9</sup> La même source de la citation de ce fragment du *Timée* (*ibidem*, p. 51).

y amène les navigateurs, ressemble un peu à Virgile, guide de Dante. La première rencontre des deux poètes a lieu, elle aussi, dans une forêt vaste, obscure, sauvage, mystérieuse, pleine d'animaux symboliques, tels que: la panthère, la louve enceinte et le lion enragé. Dante ressentait le besoin très vif d'un compagnon de voyage dont l'itinéraire l'amènerait jusqu'à l'Enfer<sup>10</sup>.

Les Pantagruélistes, accompagnés de Macrobe, ne se sentent plus perdus dans les vastes espaces forestiers. Tout ce que le vieillard leur raconte, éveille leur curiosité scientifique, avant tout celle d'Epistémon.

Et par la forest umbrageuse et déserte, descouvert plusieurs vieulx temples rui-nez, plusieurs obélisques, pyramides, monumens et sépulchres antiques, avecques in-scriptions et épitaphes divers, les uns en lettres hiéroglyphicques, les aultres en lan-guaige Ionicques, les aultres en langue Arabicque, Agarène, Sclavonicque et aultres. Desquelz Epistémon feist extraict curieusement (*Le Quart Livre*, chap. XXV).

La présentation de ces vestiges nous rapproche d'une antiquité gréco-égyptienne, noyée dans un passé indéfini. L'épisode de cette trou-ville inattendue, de la part des Pantagruélistes, s'inscrit dans une poé-tique des ruines; il est imprégné du culte de l'antiquité et de la glorifi-cation d'un passé imprécis. Le fait que le vieux Macrobe s'exprime dans un langage „ionicque" souligne cette atmosphère solennelle et sublime. „*La Brièfve Déclaration*" contient les explications de toutes les notions qui pouvaient paraître originales, nouvelles et inconnues au lecteur seiziémiste, inaccoutumé aux voyages touristiques. Les explications ra-belaisiennes des notions de lettres Hiéroglyphicques, d'Obelisces, de Py-ramides ont le caractère encyclopédique, sans pourtant perdre les traits du style individuel, personnel, rabelaisien. C'est surtout la définition des lettres *Hiéroglyphiques* qui est très détaillée et elle contient des ré-férences littéraires, parmi elles, celle concernant le „livre tuscan" de Pierre Colonne intitulé *Hypnerotomachia Polyphili*.

L'atmosphère de ce lieu étrange devient favorable à l'évocation des âmes des héros morts. Elles donnent les signes de leur présence, invis-ible aux yeux, par l'intermédiaire des échos qui retentissent dans toute la forêt. Ainsi ce sanctuaire des monuments architectoniques devient aussi le lieu sacré pour des âmes des héros, des grands hommes, illus-tres par leur vie et leurs actions.

Le XVI<sup>e</sup> siècle et surtout sa première moitié avait hérité du moyen âge la conviction que l'organisation de l'univers entier reposait sur les signes de nature différente.

<sup>10</sup> *Boska komedia*, Pieśń I: *Piekło*, [La Divine Comédie, chant I<sup>er</sup> de l'Enfer], przeł. E. Porębowicz, Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk 1977, pp. 3—9.

Dans l'univers imaginaire créé par Rabelais, cette thèse philosophique se traduit par le fait que l'île des Macréons reçoit les signes prémoniteurs des trépas des héros. A la lumière de ce phénomène, la tempête qui a saisi la flotte pantagruéline en pleine mer, s'explique en tant que conséquence de la mort de quelqu'un de très illustre, d'héroïque et d'important. Macrobe élucide les secrets de l'île aux visiteurs étrangers. Son discours explicatif constitue une vraie leçon de démonologie, du moins telle que Rabelais la conçoit.

En cest obscure forest que voyez, [...] est l'habitation des Daemons et Héroez, lesquelz sont devenus vieulx, et croyons, — plus ne luisant le comète praesentement, lequel nous apparent par trois entiers jours praecedons [...]. Car, eulx vivans, tout bien abonde en ce lieu et aultres isles voisines, et en mer, est bonache et sérénité continuelle. Au trepas d'un chascun d'iceulx, ordinairement oyons-nous par la forest grandes et pitoyables lamentations, et voyons en terre pestes, vimères et afflictions, en l'air troublemens et ténèbres, en mer tempeste et fortuna! (*Le Quart Livre*, chap. XXVI).

Ce fragment du discours de Macrobe foisonne en notions de météorologie. Il révèle la sensibilité des insulaires à tout ce qui se passe dans l'atmosphère. Leur mentalité permet de voir la coïncidence entre la nature et la vie spirituelle, humaine. Plusieurs croyances et religions insistaient sur la corrélation des forces de la nature, mises au service des dieux et des événements différents de l'existence humaine, terrestre. D'après les renseignements de Macrobe, les âmes des héros morts semblent se promener dans un univers invisible. Nous pourrions être tentés de voir là la préfiguration de la palingénésie, connue aux stoïciens, mais très populaire et étudiée profondément à l'époque romantique. Rabelais suit de plus près les croyances celtiques, où le voyage maritime à la recherche du Paradis et au moment de l'approche de la mort joue le rôle important, comme nous le disent les textes de la *Navigation de Saint Brendan* et de la légende de Tristan<sup>11</sup>. Dans l'optique de la tradition religieuse celtique, les âmes des morts semblent retrouver le paradis quelque part en mer. La longue navigation maritime doit leur permettre de rejoindre les îles bienheureuses où la béatitude parfaite les attend.

Tout en s'inspirant des récits celtiques, Rabelais médite sur le phénomène de la mort et de la séparation des âmes du corps, à sa façon individuelle. La mort d'un héros amène des troubles dans l'atmosphère,

<sup>11</sup> Les itinéraires des héros dont nous parlons s'achèvent par la découverte de l'île-Paradis et par le retour à la vie de Tristan, soigné au port d'Irlande par Iseut la Blonde et sa mère.

dangereux aux autres. S'il n'y a pas de trépas, tout est tranquille, sera-in et la bonace domine les espaces marins.

La conception de la survivance extraterrestre de l'âme humaine, d'après les idées rabelaisiennes, constitue un problème à part. Il parle des êtres immatériels, tels que Daemons et Héros cachés dans la forêt de l'île des Macréons. Pourtant il n'étudie pas le statut ontologique de ces spectres. Au contraire, son attention et son regard se concentrent toujours sur les êtres vivants. Les explications de Macrobe et les propos de Pantagruel qui compare l'existence humaine à une chandelle qui brûle et qui s'éteint à un certain moment, mettent en relief l'importance attachée par l'auteur à la vie terrestre et à toutes ses formes. L'épisode de l'escale à l'île des Macréons constitue un hymne glorifiant l'existence interminable et toutes les possibilités de sa prolongation. Rabelais paraît pressentir la venue de la philosophie bergsonienne et de sa notion-clé, celle d'élan vital.

Pantagruel, dans sa réponse à Macrobe, souligne le rôle de la jonction harmonieuse de l'âme et du corps humain. La sortie de l'âme du corps provoque des maux et des malheurs multiples. Pantagruel la décrit en des termes suivants:

Tout le temps qu'elles habitent leurs corps, est leur demeure pacifique, utile, délectable, honorable; sus l'heure de leur discession, communément adviennent par les isles et continent grands troublemens en l'air, ténèbres, fouldres, grestes; en terre, concussion, tremblemens, estonnemens, en mer, fortunal et tempeste, avecques lamentations des peuples, mutations des religions, transpors des royaumes et éversions des républicques (*Le Quart Livre*, chap. XXVI).

L'aspect cosmogonique de cette image créée par les constatations de Pantagruel, mérite d'être mis en relief. L'univers entier participe au passage de la vie corporelle à la vie spirituelle. Grâce à cela le phénomène de la mort devient encore plus effrayant et horrible. Pour l'éviter, l'éliminer même, les Pantagruélistes s'interrogent sur les possibilités et l'éventualité de l'immortalité, mais ils doivent avouer que les demi-dieux, eux aussi, sont obligés quelquefois de mourir.

Pour chanter son hymne glorifiant la vie, Rabelais compile habilement les sources littéraires multiples. Il s'est servi de Martianus Capella, auteur du V<sup>e</sup> siècle après Jésus Christ, dont l'encyclopédie allégorique était recommandée aux écoliers. De même, il a des dettes envers Plutarque et envers Callimaque, poète alexandrin du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, qui a composé des *Hymnes*, considérés comme un répertoire mythologique. Les influences d'Hésiode se laissent voir aussi dans le passage du texte rabelaisien consacré au phénomène de la mort.

Les sources littéraires antiques, de même que la mythologie païenne

sont chères à Rabelais. Elles lui permettent de créer un amalgame poétique, dans le fragment consacré à l'escale chez les Macréons, dirigé vers la glorification des forces vitales et de la longue vie dont pouvaient jouir seulement les demi-dieux.

Quant aux semi-dieux, Panes, Satyres, Sylvains, Folletz, Oégipanes, Nymphes, Héroes et Daemons, plusieurs ont, par la somme totale résultante des aages divers supputéz par Hésiode, compté leurs vies estre de neuf mille sept cent vingt ans, nombre composé de unité passante en quadrinité, et la quadrinité entière quatre foys en soy doublée, puy le toul cinq foys multiplié par solides triangles (*Le Quart Livre*, chap. XXVII).

La poétique du nombre entre, dans le fragment cité ci-dessus, au service de l'hymne païen de la vitalité. C'est la notion de „Panes”, qui y figure au pluriel, qui doit attirer notre attention. Les „Panes” nombreux, appartiennent au cortège de Dionysos, dieu lié profondément avec le culte de la Terre-mère omnipotente et le culte de la fertilité, de l'exaltation de la joie de la vie, stimulée par la consommation du vin.

Si le vieux Macrobe présente beaucoup de phénomènes surnaturels et, au fond, inexplicables, Pantagruel raisonne et cherche à justifier ces phénomènes dans le contexte de son savoir historique. Il raconte deux histoires anecdotico-historiques. La première concerne „la discession des âmes héroïques et des prodiges horricques qui praecedèrent le trespas du feu seigneur de Langey” (chap. 27). La seconde est une histoire „touchant le trespas des heroes” (chap. 18 du *Quart Livre*).

En racontant ces histoires, Pantagruel donne la preuve de ses capacités intellectuelles. Son esprit brillant sait les rendre intéressantes à ceux qui l'écoutent et qui les lisent. C'est une des façons de résister à l'activité destructrice du temps, ajoutons, façon recommandée par les humanistes qui étaient persuadés „que toutes âmes intellectives sont exemptes des cizeaulx de Atropos” (*Le Quart Livre*, chap. 27).

Les histoires discursives racontées par Pantagruel démontrent la jonction des croyances antiques et de la foi chrétienne en un tout qui ne peut pas être homogène. Le rêve de Rabelais c'est d'atteindre l'unité à travers la multitude de problèmes posés. Souvent, il réussit à réaliser ce dessein. Zbigniew Gierczyński dans son étude *Rabelais et la religion. Le problème du libertinage au XVI<sup>e</sup> siècle*<sup>12</sup>, observe que „Rabelais amalgame le christianisme avec la philosophie morale du paganisme — de sorte que l'on ne sait pas trop s'il ne conserve que l'étiquette seule du christianisme”<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> „Roczniki Humanistyczne KUL” 1975, t. 23, z. 4.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 16.

Pantagruel devient, dans les chapitres 27 et 28 le porte parole de Rabelais. Il raisonne sur des phénomènes surnaturels avec une très grande aisance et d'une façon la plus naturelle qu'elle soit possible. Ce fait confirme la thèse de Lucien Febvre que les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle ne voyaient pas de frontières exactes entre le naturel et le surnaturel<sup>14</sup>. La poétique des discours oscille entre l'érudition (les preuves des connaissances approfondies de l'histoire et de la mythologie y sont multiples) et la foi naïve et simple en miracles et toutes sortes d'histoires surnaturelles. Le discours sur le trépas de Guillaume Du Bellay, seigneur de Langey annonce le livre de Taillepied qui paraîtra en 1600, à Rouen, chez Osmont. Cet ouvrage est intitulé: „Traité de l'apparition des Esprits, à sçavoir des âmes séparées, fantômes, prodiges et accidents merveilleux qui précèdent quelquefois la mort de grands personnages ou signifient changement de la chose publique”<sup>15</sup>.

Dans l'univers peuplé de démons des esprits errants, la personnalité du Grand Pan, centrale pour le chapitre 28 du *Quart Livre*, occupe une place spéciale. Son statut ontologique est interprété par l'auteur lui-même. Il dépasse les limites d'une interprétation unique. D'une part, c'est une des semi-divinités antiques, d'autre part, dans l'optique rabelaisienne, c'est la préfiguration du personnage de Jésus Christ.

Rabelais, fidèle aux goûts de son époque, essaya de renover et d'adapter la démonologie des anciens aux besoins de l'homme de la renaissance et de la chrétienté. Pour y parvenir, il s'intéressait et il pratiquait les fantasmagories à l'exemple de Marsile Ficin, de Jean Trithème, de Corneille Agrippa, de Paracelse ou de Ronsard<sup>16</sup>.

La conciliation de la philosophie et des croyances antiques avec les textes des Evangiles exprime l'une des aspirations intellectuelles de l'homme de la Renaissance. La monographie de Lucien Febvre consacrée au „problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle” et à la [...] religion de Rabelais” nous fournit des précisions concernant cette conciliation. Au fond, ces hommes-là faisaient une sorte de la „synthèse de désirs” et grâce à elle, ils avaient la possibilité de faire face à „une théologie dogmatique trop amie de la logique et dont la définition chaque jour plus stricte, empêche les réfractaires de vagabonder à la poursuite des mythes obscurs, troublants, attirants qui assouvissent leur primitivisme encore exigeant”<sup>17</sup>.

<sup>14</sup> Cf. L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris 1968, p. 407.

<sup>15</sup> Citation du titre d'après l'étude de Febvre, *Le problème...*, p. 408.

<sup>16</sup> Cf. *ibidem*, p. 414.

<sup>17</sup> *Ibidem*, pp. 416—417.

Les chrétiens de XVI<sup>e</sup> siècle croyaient que la religion chrétienne donnait les signes prémonitoires de sa présence aux anciens. L'histoire de la mort du Grand Pan, racontée par Pantagruel, illustre à merveille cette conviction. Elle contient la nouvelle, transmise aux navigateurs voyageant de Grèce en Italie, par une voix inconnue, du fait de la mort du „Pan, le grand Dieu” (*Le Quart Livre*, chap. 28). Cette histoire porte les traces de l'anecdote empruntée à Plutarque et à sa *Disparition des Oracles*. Les humanistes la considéraient comme une des preuves du cheminement de la Révélation chrétienne dans le monde de la civilisation antique. Rabelais modifie le texte de Plutarque et y ajoute des détails nouveaux.

L'histoire qu'il met dans la bouche de Pantagruel, change le contexte traditionnel de la mythologie grecque, où Pan ne figure qu'en tant que dieu mineur<sup>18</sup>. Sa physionomie n'est point sympathique. Elle constitue la négation de la beauté. Pan est un demi-animal, à la tête cornue, avec les sabots de chèvre au lieu des pieds. Il fait partie du cortège de Dionysos où il était renommé de la licence de ses moeurs. Pour les anciens, il préfigurait la joie de vivre; la grande douleur qui survient, dans le monde entier, à la nouvelle de sa mort, semble donc être tout à fait naturelle. D'autre part, en tant que dieu des chevriers et des bergers, Pan savait hanter par des bruits nocturnes les lieux sauvages afin de faire peur aux voyageurs — d'où l'expression „terreur panique”<sup>19</sup>. Dans le contexte de cette information, toutes les grandes lamentations qui retentissent paraissent exagérées.

Pantagruel interprète l'histoire qu'il vient de raconter dans le style des humanistes de la renaissance. Il entrevoit en elle les signes des histoires évangéliques. Ses explications s'appuient sur l'étymologie grecque du nom propre de Pan. En grec, Pan signifie tout, et Pantagruel ajoute:

[...] tout ce que sommes, tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que espérons est luy, en luy, de luy, par luy (*Le Quart Livre*, chap. XXVIII).

Cette explication donne la preuve de l'adaptation de la mythologie grecque aux besoins de la chrétienté. En même temps, la jonction des styles et des expressions de l'Évangile de Saint Jean et des poésies de Virgile aboutit à la création d'une religion nouvelle, représentative de la *devotio moderna* érasmienne. D'après Pantagruel, Pan s'identifie avec Jésus Christ, et sa mort est celle de Jésus.

<sup>18</sup> E. Hamilton, *La mythologie. Ses dieux, ses héros, ses légendes*, trad. A. de Beughem, Verviers 1978, p. 38.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 38.

C'est le bon Pan, le grand pasteur, qui, comme atteste le bergier passionné Corydon, non seulement a en amour et affection ses brebis, mais aussi ses bergiers. A la mort duquel furent plaincts, soupirs effroyz et lamentations en toute la machine de l'Univers, cieulx, terre, mer, enfers (*Le Quart Livre*, chap. XXVIII).

Les circonstances de la mort du Grand Pan racontées par Pantagruel et leur interprétation donnent la preuve de la grande liberté dans le domaine de la religion. Le bon géant manifeste son attitude individuelle, subjective, dans le domaine de la création de la vision de Jésus Christ. C'est finalement une des hardiesses littéraires rabelaisiennes, beaucoup plus poussée que les hardiesses érasmiennes. Pour Erasme, „le Christ n'est ni un homme, ni une personne. [...] Le Christ, c'est un enseignement, une doctrine morale, rien d'autre que les vertus qu'il prêche: charité, simplicité, patience, pureté”<sup>20</sup>.

A la vision abstraite et insaisissable du Christ, identifié seulement aux vertus et à la vie spirituelle, Rabelais répond par la création d'une image beaucoup plus concrète. Son choix de la semi-divinité antique est typique de sa vision du monde, saturée d'enthousiasme et de la joie de la vie. La personnalité du Grand Pan unit la liberté spirituelle, la liberté de moeurs et la gaité d'esprit. C'est la meilleure représentation du Christ pour les Pantagruélistes et leur devise, appelée le pantagruélisme qui se traduit par une „certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites” (*Prologue de l'auteur au Quart Livre*).

Dans la création de cet épisode de la visite des navigateurs à l'île des Macréons, Rabelais s'apparente par sa forme à deux aspects différents de l'utopisme. Premièrement, il évoque les souvenirs de l'Atlantide platonicienne, pays légendaire, impossible à localiser sur les cartes du monde entier. Deuxièmement, l'idée de la grande liberté dans le domaine de l'interprétation de la religion chrétienne que Rabelais proclame par l'intermédiaire de Pantagruel paraît tout à fait irréaliste. Telle quelle, elle ne peut être ni incarnée ni adaptée aux besoins de l'humanité. D'où la conclusion qu'elle est, elle aussi, utopique, bien qu'elle soit tellement poétique, érudite et généreuse. (D'ailleurs l'on attribue ces qualités-là à plusieurs utopies).

Au milieu d'une micro-société où tout le monde jouit de sa longévité, les Pantagruélistes n'assistent pas à une célébration d'immortalité. Au contraire, ils y discutent des problèmes graves et sérieux de la vie et de la mort, de la fuite du temps et des civilisations passées dont ne restent que des vestiges, surveillés par les Macréons qui ne sont point barbares. La rencontre avec les traces d'une civilisation disparue ren-

<sup>20</sup> D'après Febvre, *Le problème...*, p. 297.

force le talent conteur de Pantagruel. Ses discours-récits contiennent des contrastes et des images inattendues qui rompent avec la tradition iconographico-biblique médiévale. Pantagruel ne dit mot à propos de la passion du Christ, mais cela ne l'empêche pas de verser de grandes larmes à la fin de son récit. L'image du bon et presque toujours joyeux géant pleurant clôt l'épisode de l'escale dans l'île des Macréons et semble vouloir souligner son caractère exceptionnel par rapport aux autres arrêts de la flotte pantagruéline se rendant vers l'Oracle de la Dive Bouteille.

Université de Poznań  
Pologne

Hanna Witelska

#### PANTAGRUELIŚCI NA TROPACH ZAGINIONEJ CYWILIZACJI

W pierwszej części artykułu staram się udowodnić powiązania epizodu zawinięcia do przystani na wyspie Makreonów z historią platońskiej Atlantydy, opowiedzianą przez greckiego filozofa w dialogach *Timaios* i *Critias*. Wypowiedź starożytnego Makroba — przedstawiciela wyspiarzy — na temat położenia geograficznego wyspy, będącej częścią archipelagu Sporadów, należącego do strefy wpływów kultury egejskiej, upoważnia do przypuszczeń, iż Rabelais pozostawał przy redagowaniu komentowanych przeze mnie rozdziałów pod wpływem mitu Atlantydy. Teksty Platona, które przyswoił sobie w oryginale, uległy pod jego piórem przekształceniom, dając indywidualnie ujęty temat — część *Czwartej Księgi przygód Pantagruela*.

Drugim wątkiem artykułu jest problem nieśmiertelności i ciągłości czasowej, usymbolizowanej przez starożytne zabytki wyspy Makreonów, które tworzą specyficzny amalgamat kulturowo-cywilizacyjny, interesujący zarówno dla czytelnika z XVI w., jak i z XX w. Chcąc ułatwić lekturę tekstu, Rabelais zamieszcza objaśnienia szeregu pojęć związanych z zabytkami w *Briefve Déclaration*. Opowieści Makroba i Pantagruela o zgonach bohaterów i znakach z nimi związanych odkrywają sekrety demonologii rabelaisowskiej i wprowadzają motywy pojmowania życia pozagrobowego. Ukoronowaniem tematu śmierci jest historia wiadomości o zgonie bożka z korowodu Dionizosa — Wielkiego Pana. W świetle humanistycznego łączenia tekstów Ewangelii z mitologią grecko-rzymską oraz przeświadczenia, iż wiara chrześcijańska była obecna w świecie kultury antycznej w formie utajonych znaków, postać Wielkiego Pana staje się prefiguracją postaci Chrystusa. Makreoni nie są barbarzyńcami, przeciwnie, stoją na straży zapomnianej, zaginionej, bardzo starej cywilizacji.